

—M. de Cambiao, veuillez nous dire comment ce paquet, que vous donnez en paiement à M. de Lozeril, est arrivé en votre possession ?

De Cambiao resta muet.

—Prenez garde, votre silence est dangereux. M. de Lozeril atteste qu'il avait sur lui quatre de ces paquets. Le procès verbal constate que trois seulement ont été trouvés dans les poches du blessé. Qu'est devenu le quatrième ? Celui-ci, que vous avez reconnu, est également trouvé.

« Nous sommes loin de vous croire coupable ; mais, en refusant de nous dire de quelles mains vous avez reçu cette somme, vous empêchez la justice de remonter la filière des détenteurs successifs qui la conduirait au vrai coupable... à celui qui, après avoir frappé, n'a sans doute eu le temps, à l'approche du guet, que de voler incomplètement sa victime.

—Ah ! il paraît que tu dis cela pour moi, vieux hibou ! murmura Anibal en voyant le regard du juge se tourner vers lui à la fin de la phrase.

Le baron persista dans son silence.

—Une dernière fois, je vous le conseille, monsieur, répondez ! insista le juge.

Tout l'auditoire attendait haletant la réponse du jeune homme, qui se tut encore.

—Qu'est-ce ? que demandez-vous ? dit brusquement M. de Badières au sergent du guet qui était revenu à la barre.

—Mon juge, le voudrais compléter ma déclaration. J'ai omis de parler d'un fait que je croyais alors de si peu d'importance que je ne l'ai pas consigné dans mon procès verbal. Je vois à cette heure que la chose avait sa gravité.

—Parlez.

—Quelques minutes avant de relever le corps au carrefour, mes hommes et moi, nous avions croisé le baron de Cambiao.

—Vous en êtes certain ?

—Parfaitement, dit le soldat, dont le regard surpris s'était subitement baissé vers les pieds du baron.

—Que regardez-vous donc ainsi ?

—Ma foi ! mon juge, voilà une drôle de chose, par exemple ! Pas bien loin du lieu du crime, derrière le jardin Brichef, j'ai ramassé la moitié d'un éperon brisé, en argent, tout semblable à ceux que je vois aux boîtes de M. de Cambiao.

Et, se courbant pour examiner de plus près les talons éperonnés du baron, le soldat s'écria vivement :

—Tenez, celui-ci est est plus neuf que l'autre... il remplace sans doute l'éperon brisé. On pourrait le comparer avec ma trouvaille, qui est encore dans les mains du cabaretier du Broc d'or, auquel je l'ai cédée pour trois pots de vin.

On comprend facilement avec quelle profonde attention l'auditoire avait écouté la déposition du sergent.

—Ah ! ça, tout se met donc contre lui ! murmura de Lozeril, étonné de voir les événements si bien seconder la tâche qu'il avait entreprise de perdre de Cambiao.

Le baron était resté froid devant cette nouvelle preuve.

—M. de Cambiao, dit le juge, vous avez refusé déjà de vous expliquer pour les billets ; refusez-vous aussi de nous dire d'où vous venez quand, à minuit, on vous a rencontré à si peu de distance du lieu du crime ?

Pâle, mais calme, de Cambiao avança d'un pas, et, étendant la main au-dessus de la tête d'Aurora à demi morte de souffrance, il dit lentement :

—Cette femme est innocente. J'avoue que c'est moi qui ai voulu assassiner le chevalier de Lozeril.

En entendant cet aveu, Mme Brichef se redressa de toute sa hauteur, poussa un cri strident et, après avoir inutilement tenté de parler, retomba terrassée par un évanouissement.

Pour tout le monde, ce cri était celui de la femme qui voit enfin son innocence reconnue.

Un seul ne s'y trompa pas. Ce fut le docteur Maurice Gardie.

Pendant l'émouvante scène, il s'était rappelé tout à coup cette fenêtre du pavillon de Mme Brichef, qui, quelques minutes avant le crime, s'était si vite ouverte et refermée. Il s'était souvenu aussi de ce bruit sourd que produit un homme qui saute à terre... bruit qui s'était fait entendre à l'endroit même où avait été ramassé l'éperon brisé. Aussi, en écoutant de Cambiao se reconnaître coupable, Maurice se dit aussitôt :

—Pas plus que Mme Brichef, le baron n'a commis le crime. Il se sacrifie pour sauver à la fois la vie et l'honneur de celle qu'il aime.

A côté de lui se tenait toujours Colard.

—Voilà madame à moitié tirée de peine. Reste maintenant l'affaire de la mort de M. Brichef, lui souffla l'intendant.

—Espérons qu'elle sortira également innocente de cette seconde épreuve, répondit Maurice, plein d'espérance dans le dévouement du baron. Oui, mon vieil ami, tu verras bientôt ta maîtresse revenir à l'hôtel fidèle, honorée.

—... Et riche, n'est-ce pas ? car alors le testament est bien valable ? ajouta le fidèle serviteur devenu sombre.

—Dame ! oui. Son innocence prouvée et le décès de son époux bien constaté, Mme Aurora entre immédiatement en possession de l'héritage.

Quand, deux minutes après, Maurice voulut parler à Colard, il ne le trouva plus à ses côtés. Il se mit à sourire et murmura :

—Le dévouement rend injuste. Si bon qu'il soit, Colard aurait voulu voir Aurora condamnée pour que la fortune passât à sa bien-aimée. Pauline. Il est allé pleurer dans quelque coin, le pauvre cher homme !

Après avoir confessé son crime, et sans attendre que le président eût ordonné son arrestation, le baron de Cambiao avait été s'asseoir sur le banc des accusés, entre le capitaine et sa fille.

Pour donner un repos nécessaire à de Lozeril fatigué, l'audience fut encore suspendue pendant un quart d'heure.

Nous renonçons à énumérer les mille propos échangés, durant cette interruption, sur l'aveu que venait de faire le vrai coupable. Il était bien évident pour tous que de Cambiao avait voulu assassiner de Lozeril pour se soustraire au duel, et que l'arrivée de la patrouille l'avait empêché de dévaliser complètement sa victime.

En vertu de ce raisonnement, une réaction s'opéra dans l'esprit du public en faveur de Mme Brichef, qui sortait innocente d'une des deux accusations qui pesaient sur elle.

Quand de Cambiao était venu prendre place à ses côtés, Anibal, les yeux tristement arrêtés sur la liasse qui avait compromis le baron, réfléchissait mélancoliquement.

—Coquin de Lozeril ! se disait-il ; ce jeux là, après le procès, va empêcher les quatre liasses, et pourtant il y en a une que j'avais bien honnêtement gagnée. Je suis volé !...

Au contact du baron, qui s'asseyait auprès de lui, le capitaine, arraché à ses réflexions, revint au sentiment de la situation. Aussi, le sourire aux lèvres, il se tourna vers le nouvel arrivant et lui tendit la main, en disant à mi-voix :

—Eh ! bonjour, baron. Il y a tout un siècle que je ne vous avais vu.